

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

La mort de la grande-duchesse Stéphanie de Bade avait pour un moment ralenti l'essor des fantaisies de la mode, en interrompant toutes les réunions officielles; mais jamais peut-être les toilettes n'ont eu un tel caractère de noble distinction que depuis le commencement du demi-deuil de la cour, qui a fait adopter de préférence les robes lilas, pensées, blanches, ou blanches et noires.

Pour compléter ces toilettes, la maison *Perrot-Petit et Cie*, rue Neuve-Saint-Augustin, 20, a composé une foule de coiffures ravissantes: l'une, destinée à une très élégante jeune femme, était de simples violettes des bois, un peu élevée sur le devant de la tête, et formant couronne ronde, avec une constellation de diamants.

Une autre de pensées d'une grande variété de teintes, depuis le blanc lilaté, jusqu'au lilas et au pensée, toutes panachées et accidentées à défier la nature, avait la forme d'un simple cordon.

Une autre encore est un large cercle d'argent formant bandeau, et auquel viennent se rattacher des iris aux teintes naturelles ayant au cœur une rosée qui les rend éclatantes aux lumières.

L'or et l'argent se mêlent toujours à presque toutes les coiffures, et jamais elles n'ont été parsemées d'un aussi grand nombre de diamants.

Une de celles de la maison *Perrot-Petit et Cie* qui ont eu le plus grand succès pendant toute la saison, est d'ypomées et de fleurs d'or. Le bandeau est formé de cinq petits narcisses d'or montés avec feuillage naturel. Les côtés sont légers, afin de laisser dominer le milieu de la coiffure, et des ypomées très fournis la terminent par derrière.

Madame *Perrot-Petit*, qui sait donner aux fleurs les plus délicates le parfait aspect de la nature, excelle également dans les créations d'un tout autre genre, c'est-à-dire dans ces fantaisies de velours faisant bandeaux-turbans étoilés d'or, enlacés de torsades d'or, ayant d'un côté un large nœud à longs pans, et de l'autre une plume ou de grands anneaux d'or, coiffures qui se mettent surtout avec le velours, le brocart et toutes les riches et lourdes étoffes.

Dans les réunions qui ont eu lieu pendant ce carnaval, tous les genres, tous les styles, tous les pays même étaient représentés. A côté de costumes caractérisant parfaitement quelque nationalité étrangère, à côté de parures au fond sombre sur lequel étincelaient des myriades de diamants et de pierreries, on se plaisait à remarquer quelques toilettes dont la simplicité exquise était peut-être une combinaison de la coquetterie la plus raffinée. Ainsi, dans un bal du faubourg Saint-Honoré, une jeune fille mignonne, blanche et rosée avec de charmantes épaules et une épaisse et fine chevelure du plus beau blond, était toute en blanc, avec une première jupe de tulle à treize bouillons, recouverte entièrement par une autre jupe de tulle tout unie, garnie seulement dans le bas d'une petite blonde de 3 centimètres. Le corsage était à draperies bouillonnées recouvertes d'un tulle uni et bordées de blonde. Les manches étaient formées de cinq bouillons, les trois premiers

enveloppés d'un large béret, les deux autres renfermés dans un béret plus petit. Une blonde terminait le bord de la manche.

Une simple branche de chrysanthèmes blanches était posée à gauche sur un large bandeau ondulé. Et les cheveux attachés en boucles plates très bas dans le cou laissaient échapper quelques longues spirales soyeuses.

Une jeune femme avait une robe de tarlatane blanche à deux jupes tout unies, à corsage à pointes et à draperies; et comme coiffure, deux petits bouquets de violettes naturelles posés capricieusement dans une belle chevelure châtain-clair.

La belle madame L. B. avait une toilette plus élégante: c'était une robe de tulle lilas, à volants lilas et blancs alternés, recouverte d'une tunique de point à l'aiguille sur tulle lilas, relevée de chaque côté par de gros nœuds de taffetas lilas. La coiffure était une torsade de velours ornée d'une aigrette blanche.

Madame C... une robe de tulle blanc, bouillonnée dans le bas, avec un petit volant de dentelle noire entre chacun de ces bouillons, et une seconde jupe également de tulle blanc, garnie sur le côté d'écharpes de dentelle noire avec cordons d'or. La coiffure était de velours noir et de feuilles d'or.

Madame P... avait une robe de tulle bleu dont les bouillons du bas de la première jupe étaient séparés par des lacets d'argent. La seconde jupe était de point d'Alençon sur tulle blanc. Le corsage de drap d'argent à draperies; la coiffure, un bouquet de plumes bleues avec aigrette blanche.

Enfin, une toute jeune femme avait une toilette un peu sévère pour son âge, mais avec laquelle elle était si alors-blement jolie, qu'on n'avait pas le courage de désirer la lui voir changer pour de la gaze et des fleurs. Cette toilette se composait d'une robe en magnifique étoffe de moire lilas à deux volants d'Angleterre, posés en tunique et relevés de chaque côté par de gros nœuds mauves. Sous chacun des volants d'Angleterre était un autre volant de tulle blanc bordé d'une ruche à la vieille de crêpe mauve qui tenait la robe naturellement écartée. Le corsage était à draperies de moire recouvertes de bandes d'Angleterre posées à plat. Un ruban mauve était posé sur le pied de ces deux dentelles, et une harette de ruban semblable se terminant par un gros nœud traversait le milieu du corsage.

Les manches reproduisaient absolument la disposition de la jupe; et la coiffure était d'un côté, un gros chou de velours mauve, et de l'autre une longue plume blanche.

Sur plusieurs de ces toilettes étaient jetées de ces belles pointes de dentelle lama et de dentelle de Cambrai, créées par la maison *Ferguson*, rue des Jeûneurs, 40, et arrivées à un tel degré de perfection qu'elles produisent l'illusion des plus belles dentelles de Chantilly. Les dessins, très riches et très variés, sont exécutés par d'habiles ouvrières; le fond seul est fait à la mécanique, et se trouve ainsi avoir une régularité beaucoup plus grande que celui de la dentelle de Chantilly. Les mêmes effets sont produits par une plus grande économie de moyens, et les dames qui achètent ces précieuses dentelles, se donnent, avec une somme lativement faible, de splendides vêtements. La *Ferguson* ne traite par directement avec les par'

mais on trouve ses productions dans les premiers magasins de Paris, où nous les avons souvent remarquées.

Désireuse de constater, partout où ils se trouvent, l'art et l'inspiration, nous sommes allée visiter les nouveaux magasins de madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, au coin du boulevard des Italiens. Le sentiment que cette visite nous a fait éprouver a été celui d'une vive admiration. Trois coiffures, vrais miracles du génie de la mode, ont notamment captivé notre attention. Madame *Plé-Horain* a obtenu de notre discrétion que nous garderions à cet égard nos impressions pour nous seule, et que nous n'en livrerions rien à la publicité. Nous nous bornerons donc à dire que c'était un mélange ravissant de bijoux artistiques et de velours, dont l'or et le damasquiné font les principaux frais.

La mode est plus que jamais à l'or et aux broderies, et madame *Plé-Horain* la renouvelle en y mêlant le bijou.

Nous avons vu entre autres choses, dans ses magasins magnifiques et si bien situés, deux ravissants chapeaux destinés à une représentation des Italiens : l'un, en superbe velours noir, avait un bavolet et des brides de très beau satin blanc. En dessus, du côté gauche, était une plume de coq dont chaque brin, large d'un bon doigt, était d'un blanc irréprochable. Une bande de velours groseille, natté avec de petites ganses d'or, formait bandeau froncé sur le front, et retombait large comme la main de chaque côté des joues. Sur cette bande se jouaient des grappes de groseilles de velours groseille et d'or.

Le second chapeau, plus léger, était de tulle et de blonde, orné de cinq agrafes d'or et de perles blanches retenant des flots de blonde sur le pied du bavolet et sur le bas de la passe. Le dessous, de blonde également, soutient un bandeau drapé de tulle retenu par trois de ces petites agrafes. Le tout produit un ensemble ravissant.

Nous avons demandé à madame *Plé-Horain* de soulever pour nous un coin du rideau qui cache les délicieuses nouveautés qu'elle projette pour l'été, car nous savons qu'à chaque renouvellement de saison, cette maison, essentiellement créatrice, se place toujours au premier rang parmi les arbitres qui décident ce qui sera la mode.

Une de ces jolies fantaisies de printemps est un chapeau à passe de paille, à fond mou de taffetas noir bordé de pensées de diverses couleurs. La passe unie est ornée d'un choux de dentelle noire coquillée. Une simplicité pleine de distinction fait le plus grand charme de ce chapeau dont le principal ornement consiste dans le fond.

Chacun sait que c'est à cette époque de l'année, fertile en bals, dîners et réunions de toute espèce, que se préparent et se décident les mariages. Or, l'idée de mariage entraîne avec elle celle de trousseaux et de corbeilles de noces. Ici, le nom de la maison *Lassalle et Cie*, boulevard des Italiens, 1, et rue Louis-le-Grand, 37, vient se placer tout naturellement sous notre plume. Nous n'avons pas besoin de rappeler le tact exquis, le discernement de bon goût que cette maison apporte dans la composition des trousseaux et corbeilles qu'on est assez heureusement inspiré pour lui demander; nous nous bornerons à signaler un des grands et nombreux avantages qu'il y a à s'adresser à elle. Les choses qu'elle soumet à votre appréciation ont été déjà choisies par elle entre beaucoup d'autres. Ainsi, vous vous trouvez avoir le choix, tâche difficile nous en convenons, entre des objets minutieusement triés entre les meilleurs. Même en prenant au hasard, on est certain de ne pas se tromper. Les châles que la maison *Lassalle* conseille comme les mieux portés, sont les cachemires de l'Inde, soit longs, soit carrés, à fonds noirs ou blancs, et à riches dessins, dans lesquels le rose de Chine domine. Comme garnitures de robes, elle envoie d'ordinaire trois volants en fine application à semés et à dessins d'un genre tout à fait nouveau; d'autres de point à l'aiguille et de point d'Alençon, principalement employés pour les corsages.

Nous ne quitterons pas la maison *Lassalle et Cie* sans

dire que nous avons admiré, dans ses riches magasins, de très belles garnitures de cheminée en porcelaine de Sèvres et bronze doré, et que notre attention s'est portée sur un joli piano-console de Pape, précieuse occasion, à cause des qualités et de l'élégance de l'instrument et de la modicité du prix.

Il nous est plusieurs fois arrivé de parler des somptueuses galeries du *Persan*, rue de Richelieu, 74, à la porte duquel stationnent constamment de riches équipages. Les visiteurs d'élite, que les passants regardent entrer dans les magasins du *Persan*, y viennent choisir ces tissus d'une finesse et d'une souplesse merveilleuses que rehaussent la richesse du dessin et la fraîcheur du coloris. Cette maison est aussi renommée pour les magnifiques dentelles qu'elle fournit pour les mariages.

La *rosée des abeilles*, création nouvelle de la maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, est devenue en peu de temps un des cosmétiques les plus à la mode, et a été adoptée par toutes les femmes qui tiennent à conserver la fraîcheur et l'éclat de leur teint.

La *crème froide mousseuse* ou *cold-cream solidifié* a pour le même objet de très bienfaisantes qualités. Elle diffère du *cold-cream* et de toutes les crèmes qui ont paru avant elle en ce qu'elle est solidifiée et mousseuse tout à la fois. Elle a la vertu de blanchir le teint, de l'éclaircir, d'effacer les rides, les boutons, les rougeurs, les taches de rousseur, et d'effacer sur les traits altérés les traces de la fatigue ou du chagrin.

La violette est toujours le parfum par excellence. Ainsi, pour la chevelure, le baume de violette, qui l'assouplit et la fortifie;

Pour les mains mignonnes, le savon au baume de violette, grande difficulté vaincue;

Et pour le mouchoir, les gouttes de violette d'Italie sont recherchées par les dames les plus élégantes chez qui se trouvent ainsi révélés les soins judicieux et réfléchis de la personne, et les instincts véritablement aristocratiques.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 591.

TOILETTE DE BAL. — Coiffure composée de bandeaux bouffants relevés avec un tire-bouchon partant de chaque côté de derrière les bandeaux et retombant le long du cou.

Un couronne de laurier blanc rosé forme des touffes de chaque côté et vient mourir à rien sur le front.

Robe de satin rose et de tulle rose ornée de fleurs de laurier blanc-rosé, de feuillage de roseaux et d'herbes. Le corsage est décolleté en cœur; la taille est à pointe demi-longue; les manches de satin, recouvertes d'une bouffe de tulle.

Une ruche de tulle part, de chaque côté, de l'épaulette, montant un peu sur l'épaule et coupant bien évasée sur la manche. Cette ruche descend, en formant bien le cœur sur le corsage, et se rejoint au milieu pour s'écarter sur la jupe jusqu'à la première garniture. (Dans le dos, la ruche descend comme devant et s'arrête en V à la cambrure du dos.)

Dans la partie qui forme cœur devant, il y a un bouffant de tulle froncé au milieu, et une garniture de fleurs qui part du bas et s'évase de chaque côté.

Entre les deux montants de ruches, sur la jupe, il y a trois montants composés d'un ruban de satin n° 12, replié sur lui-même au milieu, qui se trouve enfermé dans une coulisse de tulle bouillonné et saillante. Toute la jupe de tulle est froncée en travers entre tous les montants.

Le bas de la robe est garni de trois rangs de ruches de tulle, composées chacune de deux bandes de tulle très froncées dans la coulisse, et formant une belle ruche en saillie.

Celle du bas est haute de 12 centimètres, l'autre de 10, et celle du haut de 8. Trois jupes de tulle sont étagées et bouffantes; elles sont retenues par des agrafes de fleurs de laurier. Ces trois jupes s'arrondissent gracieusement derrière en formant un peu la pointe arrondie du bas.



TOILETTE DE DÎNER. — Coiffure composée d'une couronne de bleuets rattaché derrière par des plissés de velours et des *monchets* de bleuets avec des enlacements en chaînettes d'argent, fines comme des brins de soie torse. D'un côté retombe une écharpe de velours sur laquelle descendent des chaînettes d'argent qui se réunissent sous un nœud d'argent terminé par des glands légers.

Robe de velours plain; corsage décolleté, épaulette basse. Manche courte bouffante. Taille ronde. Ceinture très étroite. Jupe tout unie bordée en bas d'une ganse torsade de soie, grosse comme le petit doigt.

Deux bouffants de tulle blanc continuent la manche qui se termine par deux volants de dentelle repincés devant et tombant ample derrière. Un fichu de dentelle blanche se croise devant; les pans en sont petits et pris de chaque côté sous la ceinture. Le corps de ce fichu est plat, les bords sont à écailles. Un volant de dentelle garnit le bas.

Trois belles broches en pierreries garnissent le corsage : la première en haut dans le creux de la croisure ; la seconde sur la croisure, et la troisième sur la ceinture.

LE PONT INVISIBLE.

(Voyez le numéro précédent.)

Depuis deux mois qu'Inès était venue en France, dans le but de chercher et de retrouver Philippe, elle y avait employé tout le temps que lui laissaient ses travaux. Elle avait bien questionné, mais M. de Sabran n'était pas si fort en vogue, en un moment où certains hommes absorbaient l'attention de la cour et de la ville, comme on disait alors, que son nom fût bien populaire. Et puis Philippe n'avait pas toujours été à Paris. Militaire jusque pendant la paix, il avait suivi son régiment dans presque toutes les garnisons qu'on lui avait assignées. En un mot, Philippe était peu répandu dans le courant de la bourgeoisie et du peuple. Les recherches d'Inès avaient donc été infructueuses jusque-là. Elle aurait bien pu interroger un peu plus haut, dans une des deux ou trois grandes maisons pour lesquelles elle avait travaillé; mais elle n'avait pas osé. Elle avait eu peur qu'on ne lui rit au nez ou que ses questions ne compromissent Philippe. Elle attendait tout du hasard, ou de la Providence.

En ce temps-là, on n'avait pas, comme aujourd'hui, des journaux qui venaient apporter jusque dans la plus humble mansarde, moyennant quinze centimes, tous les *faits Paris*, tous les petits scandales, toutes les aventures galantes du monde. Les gazettes se rédigeaient manuscrites, ou les historiettes se colportaient de salons en salons; en sorte que toutes les fois qu'elles concernaient quelque gentilhomme ou quelque grande dame, elles se maintenaient longtemps dans une certaine sphère élevée avant que de descendre dans la rue, à moins que quelque pamphlet ne l'y traînât.

L'aventure de Philippe et de Sézanne n'avait pas mérité les honneurs du pamphlet; mais elle avait beaucoup couru les salons; et pendant plus de quinze jours, il en fut fort question. Les méchants esprits n'avaient pas manqué de deviner, comme l'avait fait le marquis, que la dame du carrosse fût madame de Sézanne; d'autres, donnant cours à leur malignité, renversaient les rôles et soutenaient que la prétendue grisette n'était autre que la marquise, et que la femme du carrosse était une autre grande dame. L'on

commençait déjà à mettre bien des noms sous ce dernier masque.

Mais après qu'elle eut défrayé les salons, l'aventure suivit son cours habituel. On l'oublia en haut lieu, et elle commença de circuler dans les boutiques, dans les rues, dans les salons de bourgeois et de marchands. Elle s'était mise en campagne, habillée de ses deux ou trois habits; mais au bout du compte, sous quelque défroque qu'on la présentât, il restait toujours le fait positif, à savoir : que le gentilhomme masqué qui s'était battu, devant la porte Saint-Honoré, avec M. le marquis de Sézanne, était bien M. le comte Philippe de Sabran.

C'est tout ce qu'Inès avait besoin de savoir; et c'est tout ce qu'elle entendit et comprit, au milieu des interminables commentaires sous lesquels on dénaturait la vérité.

Philippe! elle le retrouvait! c'était bien lui qui avait tiré l'épée pour elle, c'était bien lui qui l'avait défendue! C'était son bras qui avait supporté le sien, c'était le cœur de Philippe qu'elle avait senti battre presque contre le sien! C'étaient les lèvres de Philippe qui s'étaient posées sur ses doigts! Oh! son bonheur, elle l'avait tenu sous la main, et elle l'avait laissé échapper.

D'un bond Inès courut rue de l'Arcade, pour demander à son ancien voisin si le jeune gentilhomme était revenu. Mais le voisin avait lui-même déménagé, et personne ne savait ce qu'Inès voulait dire avec son jeune gentilhomme.

Alors elle pleura, et se repentit d'avoir fui ce sauveur pour qui son cœur battait si fort, et qu'elle avait eu si peur d'aimer, puisque ce sauveur était Philippe lui-même!

Le comte de Sabran, après de nouvelles et infructueuses tentatives pour revoir madame de Sézanne, l'âme profondément blessée, froissée, endolorie, avait juré une haine éternelle à toutes les femmes, ce qui lui semblait la seule manière convenable de porter le deuil d'un amour dont les fleurs s'étaient fanées au moment où il allait les cueillir.

Il avait alors appelé Bouteselle, son confident ordinaire, et lui avait tenu ce langage :

— Deux fois en Espagne mes amours ont failli me coûter la vie. Une jeune fille se rencontre qui m'entoure d'une affection mystérieuse, naïve, dévouée, que m'en est-il revenu? Rien que des regrets pour moi; et pour elle... qui sait? L'autre soir, je donne un grand coup d'épée au marquis de Sézanne pour défendre la vertu d'une jeune enfant qui ravive en moi le souvenir d'Inès. J'espère la revoir, recueillir au moins de ses lèvres, un mot de reconnaissance, elle disparaît et me fuit! Enfin, et cela sans compter les caprices passagers, qu'ai-je recueilli de mon profond amour pour la marquise de Sézanne? un congé en bonne règle.

— Que concluez-vous de tout cela? demanda froidement Bouteselle.

— J'en conclus que pas une femme ne vaut la peine qu'on se donne pour elle.

— Après, fit le dragon, car c'est le langage que vous m'avez tenu toutes les fois qu'une rupture est survenue entre vous et quelque femme. Vous avez mille fois, en votre vie, juré une haine éternelle au beau sexe.

— Aujourd'hui, reprit Philippe, c'est sérieux. Aussi ai-je décidé que demain au matin, nous partirions en exil du monde pour un certain nid en pierres qu'on appelle Viremolle, situé à l'autre bout de la terre; et que j'irai y vivre en reclus jusqu'à la fin de mes jours.

— *Amen!* avait répondu Bouteselle.

Là-dessus les chevaux avaient été sellés, et Philippe et Bouteselle s'étaient trouvés transportés, en compagnie d'un profond ennui et d'une mélancolie incommensurable, dans ce château délabré où nous les avons vus arriver.

L'aventure avec le marquis avait quelque peu mis à la mode et popularisé le nom de Philippe dans ce vaste Paris. Aussi arriva-t-il qu'on put, sans trop de peine cette fois, indiquer son hôtel à Inès. Elle y courut joyeuse, haletante, amoureuse, le cœur agrandi et large pour y recevoir le bonheur qu'elle rêvait.

Cela se passait le lendemain de la fuite du comte; et quand on eut annoncé à Inès que Philippe était parti de la veille, sans dire ni où il allait, ni quand il reviendrait, ni même s'il reviendrait jamais, la pauvre enfant était tombée comme frappée par la foudre.

VII.

Il est temps maintenant que nous rejoignons de Sabran en sa retraite de Viremolle.

On a vu, au commencement de cette histoire, comment Philippe avait été surpris, au moment même où il prononçait les plus féroces anathèmes contre la jupe et la cornette, par une toute jeune et charmante femme, et qu'il n'avait pu se défendre de la curiosité de venir la visiter pendant son sommeil.

De son côté, madame de Pontlubis, dont la haine contre les hommes avait son origine dans les deux faits rapportés par sa suivante dans le court dialogue échangé entre elles, madame de Pontlubis qui battait en retraite aussi devant l'amour, était tombée en plein piège.

Philippe et la duchesse avaient donc réfléchi, chacun à part soi, que c'était au moins une étrange rencontre et un singulier jeu du hasard.

Bien que tous les deux eussent pris la résolution bien formelle de se séquestrer dans leur château et d'éviter toute occasion de rencontre, ils ne pouvaient cependant manquer de se retrouver, ne demeurant qu'à cinq lieues de distance, et, au fond, mourant d'envie de se voir.

Deux jours après son arrivée, Philippe affectant devant Bouteselle une haine plus profonde que jamais contre les femmes, montait à cheval tout seul, et défendait au dragon de le suivre, voulant savourer à l'aise, disait-il, dans une solitude complète, les pensées de dégoût qui faisaient monter à ses lèvres l'amertume de son cœur.

Philippe enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, et partit au galop, prenant le chemin qui mène au hasard.

La duchesse de Pontlubis, de son côté, plus irritée que jamais contre ces misérables coquins que l'on appelle les hommes, annonça son intention d'aller faire une promenade, pour trouver dans l'air pur de la campagne un apaisement à ses colères intérieures.

— Accompagnerai-je madame? demanda Mariette.

— J'aimerais être seule.

— Mais le pays n'est peut-être pas sûr.

— Crois-tu, Mariette? Il y a donc des voisins...

— Des voisins, je ne sais pas madame; mais des loups, cela est possible.

— Au fait, Mariette, loups ou voisins, je préfère que tu m'accompagnes.

— De quel côté veut aller madame?

— Je n'en sais rien, Mariette, ne connaissant pas le pays.

— Je crois alors qu'il serait prudent que je m'informasse auprès de M. votre intendant.

— Non, Mariette, non; ce sera plus piquant de donner à l'aventure.

— Soit, madame la duchesse.

— Cependant, reprit celle-ci, après avoir fait quelques pas, il se pourrait qu'en donnant à l'aventure, nous prissions, sans le vouloir, la route qui mène à Viremolle...

— Et madame ne veut pas y aller? demanda la soubrette avec son petit sourire fin.

— Vous êtes une impertinente, mademoiselle. Allez, en conséquence, demander à mon intendant quel chemin il faut prendre pour tourner le dos à Viremolle.

Mariette exécuta l'ordre de sa maîtresse; et toutes deux, bien édifiées sur ceci: qu'il fallait prendre à droite toujours à droite, se mirent en route.

Vers le milieu de la double haie qu'elles suivaient avec persistance depuis un moment, elles rencontrèrent un sentier qui donnait à gauche, et que la duchesse proposa de prendre, sous prétexte qu'elle voyait, à quelques pas devant elle, un petit ruisseau large comme la main, et qu'il n'y avait pas de pont pour le traverser.

— Je ferai observer à madame, dit Mariette, que nous nous détournons de notre voie.

— Nous allons retrouver, bien certainement, un peu plus loin, répondit madame de Pontlubis, quelque coude de chemin qui nous remettra sur notre route.

— Soit, riposta la soubrette.

Mais il arriva qu'il n'y avait aucune espèce de coude. Au lieu de tirer à angle droit sur la haie que les deux femmes venaient de quitter, le sentier biaisait singulièrement à gauche, avec des caprices tels qu'en fait, il détournait complètement de la route primitive; et, parvenu au bout, on se trouvait tourner le dos au chemin qu'on avait voulu prendre. La duchesse s'en était aperçue, aussi bien que sa soubrette; mais elle n'en avait rien dit. Mariette s'était contentée de sourire, en jetant sur sa maîtresse un regard oblique.

Après avoir suivi ce sentier pendant bien une grande demi-heure, les deux femmes se trouvèrent en rase campagne.

— M'est avis, dit finement Mariette, que nous devrions retourner sur nos pas, pour reprendre la route de droite, qui aboutit tout justement à l'opposé du lieu où nous sommes.

— Pourquoi? fit madame de Pontlubis; le hasard nous a conduites ici, où le coup d'œil de la campagne est superbe; ma foi, restons-y. Peut-être n'aurions-nous pas trouvé aussi bien de l'autre côté. N'est-ce pas ton opinion, Mariette?

— C'est mon opinion; ce que j'en disais était uniquement pour avertir madame la duchesse.

— Si nous montions au haut de ce petit monticule qui est là-bas, au bout de ce champ ? s'écria tout à coup la duchesse.

— C'est encore assez loin ; je me permettrai de faire observer à madame que cela la fatiguera peut-être.

— Qu'importe !

— Allons ! madame.

— Nous nous reposerons là-haut un instant, avant de rentrer au château.

Elles se mirent en marche, traversèrent le champ, et arrivèrent aux flancs du monticule où commençait un charmant bouquet de bois.

— Savez-vous, madame, que je m'étonne de vous voir si bien marcher, vous qui, à Paris, ne sortez qu'en voiture.

— C'est parce que je veux rompre ici avec toutes mes habitudes de Paris, et me faire une nouvelle existence.

— Madame persiste donc dans sa résolution ?

— Plus que jamais, Mariette.

Le petit bois où elles venaient d'entrer était parsemé de sentiers charmants, un peu coupés par des broussailles, bien autrement difficiles à franchir que le fameux ruisseau qui n'avait pas de pont. Mariette s'étant avisée d'en faire l'observation, madame de Pontlubis lui répondit, très judicieusement, que les broussailles déchiraient les robes, mais ne mouillaient pas les pieds, comme l'eau. Cela était d'une telle exactitude que Mariette, qui n'était jamais à court, ne trouva mot à répondre.

Elles arrivèrent au haut du monticule, sur une espèce de plateforme tapissée de gazon, et dont le versant était coupé par un chemin assez large qui se tordait pour gagner une plaine, s'étendant jusqu'aux lèvres d'un ravin, très profond à en juger par les arbres dont la cime dépassait à peine le niveau du sol. Au delà de ce ravin, recommençait une large montagne toute chargée de bois, coupés par intervalles de champs en culture. Au sommet de cette montagne, comme perdu au milieu des brouillards et de la poussière dorée du soleil, s'élevait un château dont on distinguait parfaitement les tourelles.

La duchesse et Mariette s'assirent sur le gazon et se laissèrent aller, en véritable Parisiennes qu'elles étaient, à une naïve et sincère admiration de cette belle campagne dont elles ne connaissaient pas les charmes et les sentimentales surprises. Leurs yeux se promenèrent avec une lente complaisance sur ce vaste horizon qui s'ouvrait à leurs regards, puis s'arrêtèrent sur le point culminant de la montagne.

— Ah ! un château, madame la duchesse, s'écria Mariette.

— Bien loin ? demanda madame de Pontlubis, en feignant de chercher ce qu'elle avait vu, dès en arrivant.

— On dirait qu'un pont jeté d'ici là, nous mettrait en communication.

— Mais à qui peut être ce château ? murmura la duchesse. On m'avait dit que Montvert était isolé de plus de cinq lieues de toute habitation.

— D'abord, madame, répliqua Mariette, nous sommes bien à plus d'une lieue de Montvert, ici ; — mais tenez ! voilà Montvert derrière nous, ou plutôt au-dessus de nos têtes.

— Dieu ! que c'est haut ! fit la duchesse avec une sorte d'effroi.

— Je parlais tout à l'heure d'un pont ; ma foi, on le pourrait jeter d'un château à l'autre.

— Mais de ma chambre on doit apercevoir ce château voisin.

— Je le croirais assez.

— Il faudra que je m'informe...

— A qui il appartient ? acheva Mariette.

— Oui.

— Si je ne craignais de contrarier madame, je lui dirais...

— Quoi ?

— Que ce château est celui où nous nous sommes arrêtées, il y a deux jours.

— Viremolle ?

— Je n'en savais plus le nom ; c'est madame qui me l'apprend.

La duchesse rougit un peu, et affecta de regarder dans une autre direction.

— Mais, reprit Mariette, il y a un moyen de nous renseigner.

— C'est inutile...

— Sans nous déranger beaucoup.

— Comment cela ?

— En questionnant ce paysan qui passe.

Et avant que la duchesse ait pu dire oui ou non, Mariette avait appelé un jeune garçon qui traversait le chemin dont nous avons parlé, sur le versant du monticule.

— Quel est ce château ? demanda Mariette au jeune paysan.

— Celui que vous voyez là-bas ?

— Oui.

— C'est le château de Viremolle, où j'ai conduit avant-hier un jeune gentilhomme, et même vous êtes ici sur ses terres.

— Sur ses terres ? demanda la duchesse avec terreur.

— Ce mamelon leur sert de limite. Les terres de Montvert finissent au haut du petit bois qui est de l'autre côté, et celles de Viremolle là où vous êtes assises.

Le jeune paysan salua jusqu'à terre et continua son chemin.

— Eh bien ! quand je le disais à madame ! s'écria Mariette.

— Tu avais raison ; mais alors nous avons donc pris un chemin tout opposé à celui que nous voulions ?

— C'est que dans ce pays les ruisseaux, les chemins qui baignent, et les monticules sont perfides, répondit Mariette.

La duchesse, les yeux baissés, les joues animées et la respiration un peu émue, n'entendit pas ce que Mariette venait de dire, et qui pouvait passer très bien pour une impertinence. Pendant que madame de Pontlubis paraissait endormie dans une profonde rêverie, la soubrette continuait à explorer du regard la campagne, avec la curiosité persistante d'un marin qui étudie l'horizon. Tout à coup, elle posa sa main à la hauteur des yeux, en manière d'abat-jour, et fixa avec la plus grande attention quelque chose d'assez volumineux qui se mouvait au loin. Ce quelque chose lui parut être un cheval ; et sur ce cheval il lui sembla voir s'agiter une autre chose qui avait tout

l'air d'un cavalier. Comme c'était bien en effet un cheval et qu'il trotta à fond de train, il fut bientôt assez à portée de vue pour que Mariette s'assurât également que c'était bien un cavalier qui le montait. Elle allait pousser un petit cri pour avertir sa maîtresse, mais la malicieuse s'arrêta, quand elle vit surtout que cheval et cavalier prenaient le chemin qui devait les faire passer à dix pas du lieu où elles étaient assises.

Il n'était plus temps de songer à la fuite, lorsque Mariette s'écria en feignant la plus grande surprise :

— Ah ! madame, un cavalier !...

— Où celà ?

— A dix pas de nous.

— Ne pouvais-tu me le dire, Mariette ?

— Madame, je ne fais que de l'apercevoir à l'instant.

Madame de Pontlubis leva les yeux et regarda dans la direction que lui montrait sa soubrette.

— Ah ! mon Dieu ! que n'ai-je un voile ?

— Quel malheur ce serait !

Le cavalier se voyant tout près des deux femmes, avait ralenti le pas de son cheval ; et, en passant devant la duchesse, il la salua avec une courtoisie pleine de grâce. Madame de Pontlubis fut bien obligée de rendre le salut, et par conséquent de regarder le cavalier. Elle rougit ; et celui-ci passa le plus lentement possible, détourna la tête, puis salua de nouveau.

Le cavalier avait paru, de tous les points, accompli aux yeux de la duchesse, qui de son côté, avait été trouvée charmante.

A peine le cheval était-il reparti au galop, que Mariette éclata d'un bon et franc rire de soubrette spirituelle et malicieuse.

— Qu'avez-vous donc à rire de la sorte, mademoiselle ? demanda la duchesse, d'un ton moitié grondeur, moitié curieux.

— Madame ne sait donc pas qui est ce jeune gentilhomme ?

— Comment voulez-vous que je le sache, petite sottise ?

— Eh bien ! madame, c'est...

— C'est !...

— C'est le comte de Sabran, le seigneur de Viremolle, le maître du château que nous voyons là bas, et sur les terres de qui nous sommes en ce moment.

— Et d'où donc le connaissez-vous ?

— Madame sait bien que je l'ai vu en rêve, pendant la nuit que nous avons passée dans cette grande pièce délabrée du château de Viremolle ?

— Allez-vous recommencer vos impertinences ?

— Je le jure, madame, j'ai reconnu parfaitement bien ce jeune gentilhomme, tel que dans mon rêve je l'ai vu s'approcher de madame, et...

— Allons, taisez-vous, folle, et rentrons à Montvert.

La duchesse reprit le même chemin par où elle était venue, et le trouva bien plus long. Elle était fort rêveuse et fort silencieuse. Mariette, de son côté, ne demandait pas mieux que de ne point parler. Mariette réfléchissait beaucoup, en ces moments-là.

Peu d'instants après que madame de Pontlubis eut quitté la petite plateforme tapissée de gazon, Philippe, — car c'était bien lui, — revint sur ses pas ; mais il

parut fort désappointé de ne plus retrouver à la place où il espérait la rencontrer encore, la jeune et charmante femme de tout à l'heure.

Il se consola un peu de sa mésaventure en apercevant le même jeune paysan qui l'avait conduit l'avant-veille à Viremolle.

— Holà ! petit, ici.

— A votre service, monseigneur... Monseigneur me reconnaît-il pour lui avoir servi de guide, il y a deux jours ?

— Oui et non.

— Monseigneur est bien bon.

— Sais-tu quel est ce château là-haut perché ?

— Oui, monseigneur, c'est le château de Montvert.

— Ah !

— Et il n'y a qu'un instant, que madame la duchesse était assise là, sur la plateforme ?

— Qui est-ce madame la duchesse ?

— La châtelaine de Montvert.

— Son nom ?

— Ah ! je l'ignore, monseigneur.

— Les terres de Viremolle s'étendent-elles jusqu'ici ?

— Oui, monseigneur ; la plateforme appartient à Viremolle ; et les terres de Montvert finissent à la limite du petit bois, juste au ras de la plateforme.

— Ah ! cette plateforme m'appartient ?

— Comme le dit monseigneur.

— Très bien ! merci, et voilà pour toi.

Philippe jeta une pièce d'argent au petit paysan, et, tout pensif, regagna Viremolle.

VIII.

Nous avons dit que Mariette avait beaucoup réfléchi dans le trajet de la plateforme au château de Montvert. On va voir quelles combinaisons étaient sorties de cette tête de soubrette.

Mariette n'avait pas été sans remarquer Bouteselle ; et, avec cette finesse qui la distinguait, elle avait compris et conclu que Bouteselle devait être à M. de Sabran ce que Mariette était à madame de Pontlubis. Et elle tirait encore cette conclusion : que les deux termes de l'équation — Bouteselle et Mariette — étaient faits pour s'entendre.

— Un homme, se dit-elle, un dragon surtout, n'est pas capable de deviner et de prévoir tout ce que je prévois et devine. C'est donc à moi de faire les avances.

Cela dit, elle prit une plume, de l'encre, du papier, s'enferma dans sa chambre, et écrivit à Bouteselle pour l'engager à faire la moitié du chemin entre Viremolle et Montvert, le surlendemain de très grand matin ; et qu'elle ferait, elle, l'autre moitié, une rencontre entre eux étant absolument indispensable, pour causer de choses de la plus haute importance.

Mariette trouva le jeune paysan que nous connaissons déjà, et lui remit le poulet à porter.

— Le domestique de M. le comte ! dit le jeune paysan, oh ! je le connais bien ! il m'a donné un écu pour me faire monter en croupe derrière lui, et je ne sais pas encore pourquoi ?

— Eh ! bien ! tu lui remettras ce billet à lui-même,

sans qu'on te voie, et voilà un demi-écu pour ta peine.

Le jeune paysan partit et s'acquitta merveilleusement de sa mission.

— C'est bien la soubrette de madame la duchesse qui t'a confié ce billet? demanda Bouteselle tout gonflé de bonheur.

— Elle-même monsieur Bouteselle, et une bien jolie fille encore.

— A qui le dis-tu! exclama le dragon en frisant sa moustache.

— Et la preuve c'est qu'elle m'a donné un demi-écu pour ma peine.

— En voilà un tout entier, morbleu! pour lui apporter ce poulet-ci.

Bouteselle, élevé à l'école de Philippe, était valet de trop galant homme pour permettre à une jolie soubrette, qui lui donnait rendez-vous, de faire la moitié du chemin. Il lui annonçait qu'il ferait, lui, la route tout entière, et se trouverait à l'heure indiquée à une portée de fusil du château.

— J'aime mieux cela, pensa Mariette en recevant le billet de Bouteselle, mais le pauvre diable aura à rabattre de ses espérances, s'il croit... Après tout, ne nous engageons pas trop.

Aux questions précises que lui adressa Mariette sur l'identité de Bouteselle, le jeune paysan, à qui son triple métier de cicérone, de donneur de renseignements et de porteur de billets avait admirablement réussi jusqu'alors, répondit par sa phrase sacramentelle :

— La preuve que je suis sûr d'avoir eu affaire avec M. Bouteselle, c'est qu'il m'a donné un écu tout entier pour lui avoir remis votre billet.

— En voilà un aussi pour la réponse que tu me rapportes. C'est de l'argent placé à gros intérêts, murmura la soubrette; ne le regrettons pas.

Avant que nous fassions assister nos lecteurs au rendez-vous que s'étaient donné Mariette et Bouteselle, et que nous révélions la petite conspiration qu'ils ourdirent ensemble, parlons un peu de ce qui se passa la veille de ce congrès de valet et de soubrette, c'est-à-dire le lendemain du jour où Philippe et la duchesse s'étaient rencontrés et regardés, par hasard, sur la petite plateforme du monticule.

Ce jour-là de très grand matin, Philippe, toujours en protestant de sa haine contre les femmes, avait ordonné à Bouteselle d'apprêter son cheval.

— Accompagnerai-je monsieur le comte dans sa promenade?

— Non, Bouteselle, la *solitude* des bois n'est belle et salubre que quand on y est *seul*.

Philippe ne s'apercevait pas même du pléonasme affreux qu'il commettait. Mais, avec Bouteselle, il n'y avait pas à regarder de si près.

— Je remarque, mon colonel, objecta le dragon, que vous avez mis ce matin tout ce qu'il y a de plus beau et de plus élégant dans votre garde-robe. Vous vous habillez, pour aller au milieu des broussailles, comme s'il s'agissait d'une parade.

— Je n'ai pas besoin de vos observations, M. Bouteselle; mais je comprends, aujourd'hui que je connais la belle nature, que quand on va l'admirer et rêver au milieu d'elle, on ne saurait être trop recherché dans sa toilette.

Voilà le mot que, plus tard, Buffon devait appliquer à ses manchettes! J'en réclame la priorité pour mon héros.

Philippe était en route cinq minutes après, et galopait à travers les champs, sous un beau soleil dont les rayons rebondissaient en éclats sur les dorures de son riche costume.

Une autre scène à peu près analogue se passait au château de Montvert. La duchesse éveillée de grand matin, et voyant ce beau soleil qui inondait la campagne, se sentit tout à coup prise d'un furieux besoin d'aller jouer au milieu de ses feux, comme y jouaient les oiseaux et les cimes des arbres.

Sans en rien dire à Mariette, elle revêtit un costume d'amazone, le plus coquet qu'elle trouva dans sa riche garde-robe, et, une fine cravache à la main, elle fit venir sa soubrette.

— Madame va-t-elle en chasse? s'écria celle-ci.

— Non, mais je vais sortir.

— Accompagnerai-je madame?

— Non, puisque je monte à cheval. Allez ordonner qu'on me selle un cheval.

— Madame au moins se fera accompagner par quelqu'un?

— Nullement.

— Mais s'il arrivait quelque accident?

— Quel accident veux-tu qu'il m'arrive, Mariette? Ne suis-je pas une excellente cavalière?

— Mais les rencontres?

— Et quelles rencontres ai-je à craindre à cheval?

Mariette alla transmettre les ordres de sa maîtresse à qui de droit; et peu d'instants après la duchesse s'élança au galop dans la grande avenue du château, qu'elle laissa bien loin derrière elle.

Madame de Pontlubis et Philippe, chevauchant chacun de son côté, se dirigèrent instinctivement vers le plateau où ils s'étaient rencontrés la veille. Ils comptaient l'un et l'autre sur cette rencontre; la preuve en était dans le soin qu'ils avaient pris de faire si brillante toilette.

En apercevant Philippe, la duchesse ne put se défendre d'un mouvement de surprise, et rougit jusqu'aux yeux. Philippe mit son cheval au pas en s'approchant de madame de Pontlubis, et, en passant devant elle, il la salua avec un profond respect. La duchesse n'avait pas voulu et pas cru devoir ralentir l'allure de son cheval. Mais après s'être croisés, ils se retournèrent simultanément pour se regarder encore une fois. Ce mouvement de curiosité faillit coûter cher à madame de Pontlubis. Éblouie par le regard de Philippe dont elle sentit tout le feu, elle perdit un peu contenance; et si bien même qu'elle laissa échapper les brides de sa main. Dans le mouvement qu'elle fit pour les rattraper, sa jambe serra de si près les flancs du cheval qu'elle lui fit sentir l'éperon. Le cheval voulut partir, mais n'étant plus tenu en main, il s'abattit de l'avant.

Philippe avait vu le danger de la duchesse et il s'était élancé vers elle, au moment où elle poussait un cri de terreur. Il avait sauté à terre, à temps pour recevoir dans ses bras la duchesse pâle et tremblante de frayeur. Il tourna la bride de son cheval autour d'une branche d'arbre et fit asseoir madame de Pontlubis sur le versant du petit mamelon.

— N'êtes-vous point blessée, madame?

— Nullement, monsieur; un peu d'émotion, de crainte bien naturelle...

— Restez assise, madame, un instant encore...

Madame de Pontlubis, paraissant hésiter, Philippe ajouta :

— Il serait imprudent à vous, madame, de remonter à cheval, tremblante comme vous l'êtes. Vous n'avez pas la main assez sûre...

La duchesse se leva malgré cette observation; elle se sentait plus forte à bien mener son cheval qu'à soutenir une conversation qu'elle redoutait de voir commencer...

— Voulez-vous me permettre, madame, de vous accompagner jusqu'à votre château?

— Oh! non, monsieur, répondit-elle vivement.

— Je n'insisterai pas, madame, je me contenterai de regretter votre refus.

Philippe aida la duchesse à se remettre en selle, et la salua avec un respect profond et froid. Ils s'éloignèrent tous deux, chacun dans une direction différente.

Ils rentrèrent, l'un à Viremolle, l'autre à Montvert; tristes, soucieux, préoccupés.

— Monsieur le comte a donc fait quelque mauvaise rencontre? demanda Bouteselle.

— Moi! répondit Philippe, je n'ai rencontré âme qui vive.

— J'ai peur du contraire, se contenta de murmurer Bouteselle, en surveillant le passage du cheval qu'il venait de reconduire à l'écurie.

Philippe s'enferma dans une chambre haute du château, d'où il s'était aperçu qu'on distinguait Montvert, dans un lointain de deux lieues à vol d'oiseau.

— Il est donc arrivé un accident à madame la duchesse? demanda Mariette à sa maîtresse.

— Quelle espèce d'accident veux-tu donc qu'il me soit arrivé, Mariette?

— Je ne sais; mais la jupe de madame est déchirée et froissée comme si madame eût fait une chute.

— Je me serai accrochée à quelque brousseille, vraisemblablement.

— C'est comme le cheval de madame, il saigne des jambes de devant.

— Bah?

— Oui, et le valet d'écurie prétend que cette pauvre bête est couronnée... Et puis, madame est un peu pâle et paraît émue... Madame ne s'est point fait de mal?

— Vous m'ennuyez avec vos questions, Mariette; déshabillez-moi et laissez-moi seule, s'il vous plaît.

Mariette se retira; mais elle ne manqua pas de faire cette réflexion: ou la duchesse avait rencontré le comte, ou elle était de mauvaise humeur de ne l'avoir pas rencontré.

Madame de Pontlubis fit comme avait fait Philippe, elle s'enferma dans sa chambre, d'où l'on apercevait Viremolle, ouvrit une croisée, s'appuya sur son coude, et ne détacha pas les yeux de dessus le château voisin.

Le pont qu'avait rêvé Mariette, d'un château à l'autre, était trouvé.

IX.

Bouteselle, exact à son rendez-vous, le lendemain, était arrivé à Montvert de grand matin. Mariette, qui le guettait, l'ayant aperçu de loin, s'échappa sournoisement du château. En arrivant devant le dragon, elle lui tendit familièrement la main, en lui disant :

— Suivez-moi, et pas un mot jusqu'à ce que nous soyons rendus où je veux vous conduire. Puis-je avoir confiance en vous?

— Vous le pouvez, foi de dragon!

— Alors partons.

— Partons...

Mariette fit quelques détours prudents, afin de n'être vue de personne du château, gagna le petit sentier qui biaisait si bien et faisait tourner à gauche quand on voulait aller à droite, traversa la plaine que nous savons, s'enfonça dans le petit bois que nous avons parcouru déjà, et atteignit la petite plateforme tapissée de gazon.

— Nous voilà arrivés, dit-elle en s'asseyant.

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir aussi, fit Bouteselle, en attendant que vous m'expliquiez bien nettement où nous sommes arrivés?

— Dépêchez-vous de vous reposer, murmura Mariette avec vivacité, car nous sommes pressés.

— Est-ce que nous avons encore beaucoup à marcher? demanda Bouteselle.

— Puisque nous sommes arrivés, vous ai-je dit.

— C'est vrai. Eh bien! me voilà reposé, reprit le dragon en se levant, et en tendant la main à Mariette pour l'aider à se remettre sur pieds.

— M. Bouteselle, je crois? dit-elle en faisant la révérence.

— Oui mademoiselle?...

— Mariette.

— Mademoiselle Mariette; c'est un joli nom.

— Je n'en dirai pas autant du vôtre.

— C'est mon nom de régiment. Il me vient de ce que j'ai débuté par être trompette.

— Quel est, alors, votre véritable nom?

— Pierre Papillon.

— Hum! nom de mauvais augure.

— Aussi y ai-je renoncé pour ne pas effrayer le beau sexe.

— C'est très généreux, monsieur Bouteselle. Je vous dirai donc... c'est-à-dire j'allais vous dire que, à en juger à l'air de votre maître, à sa tournure, à son âge et à sa beauté...

— Pardon, vous connaissez donc mon maître?

— Oui, je l'ai vu... en rêve. Je vous conterai cela plus tard. A en juger donc à toutes les qualités précieuses qui distinguent M. le comte de Sabran, j'ai pensé que vous étiez de trop bonne maison, monsieur Bouteselle, que vous aviez mené une vie trop pleine de joie, d'amours, d'aventures et de galanteries, pour...

— Vous nous flattez, mademoiselle Mariette, fit Bouteselle en se rengorgeant et saluant jusqu'à terre.

— Pour, reprit la soubrette, ne pas regretter Paris, Versailles et leurs plaisirs.

— Mademoiselle Mariette, dit à son tour Bouteselle en clignant le coin de l'œil, de vos mains si

blanches et si potelées, de votre regard si fin, de votre pied si coquet et de vos épaules si appétissantes, j'ai conclu, dès l'autre soir, que vous n'aviez déserté Paris, Versailles et leurs joies que contrainte et forcée par quelque dépit. Voilà ma profession de foi.

— Me suis-je trompée sur votre compte, monsieur Bouteselle? demanda Mariette.

— Vous avez deviné, pardieu! à la lettre. Et moi, ai-je mal auguré de vous, mademoiselle Mariette?

— Vous avez été plein de pénétration, monsieur Bouteselle. Et j'en conclus que nous sommes faits pour nous comprendre et nous entendre.

— A merveille!

— Voici ma main, et donnez-moi la vôtre en signe d'alliance, — la main seulement, ne prenez que la main seulement, s'il vous plaît, M. Bouteselle, dit Mariette en s'éloignant du dragon de la longueur du bras. — Oh! embrassez-la si vous le voulez, je vous le permets; mais ne perdons pas de temps en choses inutiles.

— Ce qui veut dire : parlons raison, fit Bouteselle.

— Exactement. Or, puisque nous voici bien faits pour nous comprendre, je présume que vous ne devez avoir comme moi, qu'un seul désir, celui de vous en retourner à Paris.

— C'est mon idée fixe. Seulement j'ai voulu, tout le long de la route, la faire partager à mon maître, et il m'a menacé, si je lui en reparlais, de me jeter tout vivant dans un précipice. Cette perspective m'a glacé le sang tout net.

— C'était bien pendant la route, reprit Mariette; mais depuis qu'il est ici, son humeur à cet endroit a dû se radoucir.

— Vous croyez?

— J'en ai la certitude. Et c'est de cette plateforme où nous sommes en ce moment que nous partirons pour Paris.

— Voyons un peu cela, mademoiselle Mariette.

— Regardez là-haut, presque au-dessus de votre tête, qu'apercevez-vous?

— Un château, répondit Bouteselle.

— C'est le château de Montvert, répliqua Mariette. Et là-bas, continua-t-elle en allongeant la main.

— C'est encore un château, répondit Bouteselle. Eh! pardieu! c'est Viremolle.

— Eh bien! fit la soubrette en s'asseyant de nouveau sur le gazon, vous comprenez, monsieur Bouteselle, que quand le château de Montvert est habité par une jeune veuve de dix-huit ans, charmante, spirituelle, aimante, riche et habituée aux plaisirs de Paris et de Versailles; et que de son côté, le château de Viremolle emprisonne entre ses quatre murs délabrés, un gentilhomme comme M. le comte de Sabran, ni vous ni moi, nous ne pouvons être condamnés à vivre éternellement dans cette solitude.

— Il s'agirait alors, dans votre idée, de marier Montvert avec Viremolle.

— Vous avez deviné.

— Mais comment?

— A l'heure où je vous parle, M. Bouteselle, il y a, à l'une des croisées de Viremolle, deux yeux ardemment braqués sur Montvert, et à l'une des croisées de Montvert, deux prunelles qui dardent des éclairs sur Viremolle.

— Vous croyez cela?

— J'en ai la conviction, et j'en atteste cette plate-forme où nous sommes assis.

— Pardon, mademoiselle Mariette, mais vous mettez souvent en jeu cette plate-forme, je voudrais pourtant bien savoir...

— Rien de plus simple.

Mariette raconta alors la promenade de l'avant-veille, la rencontre devant ladite plate-forme; et elle ajouta une foule de soupçons, tout de suite partagés par Bouteselle, sur la promenade à cheval de la veille en si grande tenue. Bouteselle avait les mêmes raisons que Mariette de porter sur son maître des jugements plus ou moins téméraires; ils s'entendirent encore parfaitement sur ce point.

— Vous comprenez donc, reprit la soubrette, que dans ces regards saisis au vol, j'ai vu tout le succès du complot que j'ai médité, et dans lequel j'ai voulu vous mettre de moitié.

— Expliquez-vous vite.

— Ces deux jeunes gens ne seront plus retenus que par l'amour-propre et par la vanité de je ne sais quelle folle résolution, pour n'oser pas se voir, se rencontrer et s'avouer ce que chacun désire confier à l'autre. Eh bien! monsieur Bouteselle, c'est à nous de forcer l'occasion à se présenter.

— Ah! vous avez trouvé un moyen.

— Puisque je vous ai dit que j'ai réfléchi.

— C'est que ce n'est pas toujours une raison.

— Or je reviens à cette plate-forme. — Voulez-vous m'aider à me relever, s'il vous plaît? Merci! êtes-vous bien savant sur la géographie de votre château, monsieur Bouteselle?

— Pas énormément.

— Vous ne savez pas alors à qui, de Viremolle ou de Montvert, appartient cette plate-forme; à qui cette prairie qui est de ce côté, et ce petit bois que nous avons traversé tout à l'heure?

— Je l'ignore complètement.

— Eh bien! moi, je le sais, et je vais vous le dire. Cette plate-forme appartient à votre maître.

— Je suis bien aise de l'apprendre.

— Mais jusqu'à la lisière du bois seulement, lequel bois est du domaine de ma maîtresse.

— Impossible de se donner la main de plus près.

— Comprenez-vous déjà?

— J'entrevois.

— Monsieur Bouteselle, il faut que ce petit bois qui est, ou qui sera très giboyeux, cela vous regarde, devienne du goût de M. le comte de Sabran, et qu'il en prenne envie jusqu'à la passion, cela vous regarde encore; si bien qu'il médite d'en faire l'acquisition. Cela n'est rien, on peut charger un intendant de traiter l'affaire; un tabellion passe par là-dessus et tout est dit. Ainsi ce n'est pas là ce que je veux.

— Voyons donc, alors? interrompit Bouteselle très absorbé.

— Ce que je veux, reprit Mariette, c'est que, en même temps que M. de Sabran désirera ajouter à son domaine ce petit bois que vous présenterez comme plein d'agrément, ma maîtresse se prenne de rage pour cette plate-forme d'où l'on a une vue superbe, et qui sera un but de promenade et de récréation, pendant les longs jours que nous devons passer ici. Mais il faut que la duchesse ait autant d'envie de la plate-forme que le comte aura de passion pour le petit

bois. C'est mon affaire à moi. Comprenez-vous bien tout ?

— Je comprends, fit Bouteselle avec une sorte d'hésitation, qu'il ne me paraît pas facile d'accommoder ce double désir. Si M. le comte veut du petit bois, il faudra bien qu'il garde la plate-forme qui y conduit; et si madame la duchesse tient à la plate-forme, il sera indispensable qu'elle ne se dessaisisse pas du petit bois qui en est le chemin tout naturel.

— C'est cela ! s'écria Mariette avec enthousiasme.

— Mais alors il n'y a plus moyen pour eux de s'entendre; et ils renonceront à leur projet, hasarda Bouteselle.

— Renoncer ! s'écria Mariette. — Ah ! je vous croyais plus d'esprit, monsieur Bouteselle, continuait-elle avec un découragement qui dénotait le peu de cas qu'elle faisait de l'intelligence du dragon. — Est-ce que vous vous imaginez que deux jeunes gens, qui brûlent du désir de se rencontrer et de causer ensemble, manqueront une si belle occasion que celle-là, sous le prétexte de trancher la difficulté ?

— Bravo ! j'y suis !

— C'est heureux ! La poudre et le feu étant mis en contact...

— Il y a explosion ; c'est-à-dire qu'on résout le problème, en mariant la plate-forme avec le petit bois.

— Allons donc !

— Oh ! mademoiselle Mariette, laissez-moi me jeter à vos genoux.

— Maintenant, monsieur Bouteselle, séparons-nous ; et à l'œuvre promptement. Le fer est chaud, battons-le. Rentrez ; vous reviendrez d'une excursion, vous aurez découvert le bois, vous le mènerez voir, dès aujourd'hui. Moi, dès demain, je vanterai la plate-forme, et j'en ferai apprécier tous les avantages.

— C'est dit.

— Adieu, monsieur Bouteselle.

— Au revoir, mademoiselle Mariette.

Le valet et la soubrette se séparent.

X.

Bouteselle n'était pas homme à perdre son temps devant la si belle occasion que lui offrait Mariette. Il retrouva son cheval qu'il avait laissé en route attaché à la porte d'une cabane de paysan, et regagna au grand galop le château de Viremolle. Quelques instants après, il abordait son maître.

— Qu'y a-t-il, demanda le comte.

— Pardon, mon colonel, si je me permets de vous questionner; mais je voudrais savoir de vous si vous êtes décidé à finir vos jours ici ?

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas que je cherche à vous en détourner, monsieur le comte.

— Ah ! tu as donc changé d'avis ?

— Complètement. Réflexion faite, le pays me va ; la campagne est belle.

— Eh bien ! après ?

— J'en prendrais bien plus facilement mon parti, si je savais quels sont vos projets, mon colonel.

— Mes projets ? Parbleu ! mon cher Bouteselle,

je puis te répondre franchement. Je persiste plus que jamais à me confiner en ces lieux.

— Eh bien ! mon colonel, j'ai un plan à vous proposer.

— Parle.

— Dans l'intérêt de notre séjour ici, je crois que vous devriez faire une petite acquisition qui vous serait fort agréable et fort utile.

— Laquelle ?

— Il s'agit... mais connaissez-vous bien la limite de vos terres ?

— Très imparfaitement.

— Il s'agit, disais-je, d'un petit bois charmant, extrêmement giboyeux et qui se trouve comme enclavé dans le domaine de Viremolle. J'ignorais moi-même cette circonstance; mais en me promenant j'en aperçus, je questionnai un jeune villageois qui se trouvait sur les lieux, et qui me renseigna.

— Et à qui appartient ce bois ?

— Au château voisin.

— Au château voisin ?

— Oui, monsieur le comte.

— Et qu'est-ce que le château voisin ?

— Montvert, une sorte de tombeau, fort délaissé à ce qu'il paraît. On m'a affirmé que madame la duchesse de Pontlubis, à qui il appartient, ne ferait aucune difficulté de vous céder ce petit bouquet de broussailles, qui vous serait fort avantageux pour chasser.

— Et où cela est-il situé ?

— Je ne saurais pas l'expliquer très bien; mais si monsieur le comte voulait bien monter à cheval et me permettre de l'accompagner, je lui montrerais l'objet en question; et vous chargeriez maître Trivelet de traiter l'affaire. Ça ira comme sur des roulettes.

— Eh bien ! voyons, Bouteselle.

Dix minutes après, le comte et Bouteselle élevés à la dignité d'ambassadeur, montaient à cheval et se dirigeaient vers le lieu dont nos lecteurs savent bien le chemin, maintenant, chemin que de son côté, Philippe retrouva sans de trop grands efforts. Il éprouva un vif sentiment d'émotion en revoyant cette place où il avait deux fois rencontré la duchesse.

— Ceci, mon colonel, dit Bouteselle en montrant la plate-forme, est à vous.

— A moi ?

— Bien à vous,

— Et maintenant, voici qui ne vous appartient plus, c'est ce bois charmant, plein d'ombre, de fraîcheur et de gibier. Délicieux endroit de retraite et de méditation, ravissant but de promenade, précieux coin pour chasser. Qu'en dit monsieur le comte ?

— Que ce lieu me plaît considérablement; mais précisément à cause de tous ses attraits on ne voudra pas me le céder.

— Que monsieur le comte essaye; maître Trivelet est fin en affaires, il viendra aisément à bout de celle-ci.

— Nous verrons, répondit Philippe qui sentait que c'était se rapprocher davantage de la duchesse, nous verrons.

— Monsieur le comte ne désapprouve donc pas mon plan ?

— Mais non, je le trouve même très bien combiné.

— Philippe venait de s'apercevoir qu'on était là,

presque à portée de la voix et du regard du château de Montvert.

— Si je pouvais me permettre de donner un conseil à monsieur le comte, fit Bouteselle en se grattant l'oreille, je l'engagerais fort à hâter la conclusion de cette affaire.

Philippe était trop lancé pour ne pas se laisser pousser par Bouteselle.

— Soit, dit-il, rentrons au château. Je vais écrire un billet à madame de Pontlubis, et je donnerai pouvoir à Trivelet de conclure avec son intendant.

Ils tournèrent bride et reprirent le chemin du château, Bouteselle avait l'orgueil de son succès, et il ne faisait que répéter tout le long de la route :

— Quand on a dans sa propriété un bois comme celui-là, on peut dire — foin de Paris et de Versailles !

De son côté, Mariette avait tenu à la duchesse le même langage à l'endroit de la petite plate-forme. Elle n'eut pas de peine à persuader à sa maîtresse que c'était un but de promenade tout à fait charmant, trop près du château pour ne lui pas appartenir, qu'elle serait souvent exposée à empiéter sur le domaine de son voisin, et que sais-je !

Madame de Pontlubis ne fit pas la moindre objection; elle se laissa persuader aisément, d'autant plus que Mariette lui fit comprendre que l'affaire se pouvait traiter parfaitement par l'entremise de son régisseur, M. Taupin, qui s'en entendrait à merveille avec M. le comte de Sabran.

Philippe, rentré au château, prit la plume et écrivit à la duchesse un billet froid et poli, un véritable billet d'affaire, qu'il remit aux mains de M. Trivelet que voilà parti pour Montvert.

En même temps la duchesse, assise devant une table, adressa au comte une lettre compassée et étudiée dans le peu de lignes qui la composaient, et la confia à M. Taupin, qui se dirigea vers Viremolle.

Les deux régisseurs se rencontrèrent en route, se saluèrent, mais passèrent leur chemin sans échanger une seule parole sur l'objet de leur mission, par discrétion et par habileté.

En voyant arriver Trivelet, Mariette comprit que Bouteselle avait réussi, et Bouteselle, en annonçant au comte le régisseur de madame la duchesse, se frotta les mains à l'idée du succès que venait d'obtenir Mariette.

Si les complices étaient au haut de l'échelle de leur joie, les deux victimes de leur complot tombaient d'étonnement.

— Mariette !
— Madame.
— Voilà qui est singulier !
— Quoi donc ?
— Ce billet que je reçois.
— De qui madame reçoit-elle un billet ?
— Du comte de Sabran.
— Grand Dieu ! et que veut monsieur le comte à madame la duchesse.
— Il veut mon petit bois.
— Pas possible !
— Tiens, lis.
— C'est abominable !
— Voilà tous mes projets dérangés !
— C'est curieux que vous ayez l'un et l'autre commis en même temps le péché de convoitise.

— Je ne sais plus que faire.

— J'aime à espérer que M. le comte est assez galant pour céder à madame.

— Galant ! galant ! je ne m'inquiète pas du tout de ce qu'il le soit.

— Si madame tient cependant à sa plate-forme.

— S'il tient à son bois !

— Ce sera difficile à arranger, j'en conviens. Mais madame est-elle bien entêtée de sa plate-forme ?

— Toujours.

— Alors il faut attendre la réponse au billet que vous avez écrit au comte, après quoi vous aviserez.

— Veille à ce que l'on ait soin de l'intendant de M. le comte de Sabran. Qu'il attende le retour de M. Taupin.

La même scène que nous venons de décrire se passait au château de Viremolle, entre Philippe et Bouteselle.

— Céderez-vous, monsieur le comte ?

— La galanterie m'en ferait un devoir.

— Mais il ne s'agit pas de la galanterie, mon colonel, il s'agit d'affaire, d'une affaire importante.

— C'est vrai.

— Et puis, monsieur le comte s'est justement retiré ici afin de n'avoir plus la tentation d'exercer sa galanterie. C'est là une excellente occasion; et si vous parvenez à résister, cette fois, à une aussi jolie femme que madame la duchesse, ma foi...

— Eh bien ?

— Ma foi, ce sera une belle victoire !

— Je tiendrai bon, Bouteselle.

— Et puis, que risquez-vous d'attendre, mon colonel ? Votre lettre s'est croisée avec celle de madame la duchesse. En voyant votre demande, elle va vous répondre qu'elle renonce à son bois.

— Et si elle tient pour sa plate-forme !

— Alors on avisera.

— C'est dit; avant de renvoyer son régisseur, je vais attendre sa réponse. Aie soin, Bouteselle, que le régisseur de madame la duchesse n'emporte que d'excellents souvenirs de Viremolle.

Les deux régisseurs attendirent si bien, chacun de son côté, que le soir vint sans qu'ils eussent été relevés de leur faction. Le comte et la duchesse avaient dit, l'un à Bouteselle, l'autre à Mariette :

— Si la réponse arrive, à quelque heure de la nuit que ce soit, tu m'éveilleras.

XAVIER EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris.

Le carnaval est fini; les bœufs gras ont fourni leur dernière étape, et exhalé le mugissement final de cette fête toute païenne; la joie bruyante des bals masqués fait place aux plaisirs plus calmes des soirées dansantes, car on danse encore, et beaucoup, n'en déplaise à ces vieux blasés de vingt ans qui dédaignent déjà le quadrille et la polka comme une distraction bonne tout au plus pour des enfants. Si l'on en croit les pronostics des chroniqueurs qui se disent bien informés, le carême ne sera pas moins dansant que musical.

En ce qui concerne la musique, je puis vous affirmer qu'elle jouera un grand rôle pendant ces quarante jours saints, et même bon nombre de ceux qui les suivront, et cela non-seulement dans les salles de concert et les salons,

mais aussi dans les théâtres. Je vous ai déjà dit le succès du nouvel ouvrage joué à l'Opéra-Comique ; ce succès paraît devoir atteindre de satisfaisantes proportions, et le *Roman d'Évère* est pour le moment en pleine possession de la faveur du public.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, le théâtre Favart vient de faire une reprise très convenable de *Galathée*, un des premiers et des plus aimables ouvrages de M. Victor Massé. On se rappelle la passion énergique et pour ainsi dire naïvement inspirée que madame Ugalde déployait dans le principal rôle, et avec quel succès ! Elle semblait avoir rendu ce rôle inabordable pour toute autre artiste ; aussi combien en est-il qui ont reculé devant la tâche qu'elle leur léguait et renoncé à cette part de la succession ! Ce qui en effrayait tant d'autres, a tenté l'audace de madame Cabel. Pour réussir, elle a pris le meilleur moyen ; au lieu de chercher à imiter sa devancière, elle s'est étudie à modifier le caractère du personnage ; à la place de la Galathée fouguese, ardente, passionnée, elle a mis une Galathée rieuse et ironique qui se moque de Pygmalion comme de Mydas, et même aussi un peu de Ganymède. Cet artifice a réussi on ne peut mieux, et l'on entendra avec plaisir et curiosité la nouvelle Galathée. Mademoiselle Wertheimer joue et chante en artiste de premier ordre le rôle de Pygmalion qu'elle a créé ; Sainte-Foy est toujours amusant dans celui de Mydas, et Ponchard représente convenablement le paresseux Ganymède.

Au Théâtre-Lyrique, MM. Michel Carré et Jules Barbier, les heureux auteurs du livret de *Galathée*, viennent de faire une nouvelle tentative mythologique avec *Philémon et Baucis*. Grâce à l'ingénieuse comédie qu'ils ont imaginée pour remplir leur troisième acte, et aux remarquables beautés de la partition de M. Gounod, le succès a été complet.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici ce qu'est la délicieuse fable racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*, et imitée par la Fontaine qui en a fait un de ses contes les plus ravissants, un de ces contes dont, par exception, la lecture est permise à tous et à toutes. Qui de nous n'a pas appris par cœur cette pièce admirable :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux...

Je ne puis toutefois passer sous silence l'incroyable audace qu'ont eue les auteurs en essayant presque d'ajouter à cette moralité, résumée en un vers, que la jeunesse peut n'être pas quelquefois un élément de bonheur. C'est cette témérité qui leur a fourni leur troisième acte. En effet, après que tous leurs voisins ont été foudroyés, Philémon et Baucis, en récompense de l'accueil hospitalier qu'ils ont fait à Jupiter et à Vulcain (Vulcain remplace le Mercure de la fable et est chargé de la partie comique), Philémon et Baucis, dis-je, au lieu d'être changés en arbres, se réveillent, parés de toutes les grâces de vingtième année, et au milieu d'un ravissant petit palais grec. Par malheur, Jupiter, en voyant Baucis, trouve qu'Hébé a trop bien fait les choses, et a abusé du pouvoir de la rendre jeune et belle ; il entreprend la conquête de la femme de son hôte ; Baucis cède à un petit mouvement de coquetterie et s'en laisse conter par le maître des dieux. Philémon intervient et maltraite sa femme, et Jupiter lui-même. Heureusement Baucis aime encore son mari ; elle demande grâce pour lui, et fait jurer à Jupiter qu'il ne parlera de son amour qu'après avoir exaucé le premier vœu de celle qu'il dit aimer. Or, ce premier vœu, c'est de reprendre ses quatre-vingts années et ses cheveux blancs. Philémon, qui a tout entendu, vient se jeter aux pieds de sa femme et

implore avec elle la clémence du dieu des dieux ; lequel, tout en faisant grâce, se promet bien à l'avenir de ne plus invoquer le Styx à la légère. Ce troisième acte a relevé complètement la pièce dont le deuxième acte avait paru froid et presque nul, malgré les beaux chœurs et l'entrainante bacchanale que le compositeur y a placés.

Parmi les morceaux les plus saillants de cette partition bien inspirée et habilement écrite, je citerai surtout le duo d'introduction et les couplets de Vulcain, l'air de Jupiter au premier acte ; la symphonie d'entr'acte qui accompagne ensuite la danse du deuxième acte ; enfin les deux duos, le grand air de Baucis, et le rondo final du troisième acte.

Madame Miolan-Carvalho a fait du rôle de Baucis une création hors ligne, malgré la fatigue sensible qui altérait sa voix le soir de la première représentation. C'est le triomphe de ce style magistral qui sait toujours innover sans manquer aux lois du goût, qui sait surprendre l'oreille sans cesser de la charmer, et faire accepter les témérités les plus inouïes à force de science et de volonté. A côté d'elle, Battaille représente Jupiter en comédien de premier ordre ; il possède à un haut degré la noblesse et l'autorité du geste, et trouve moyen de prêter au personnage une dignité sans emphase et sans exagération. Bien que son rôle ne soit pas très favorisé sous le rapport du chant, il produit beaucoup d'effet dans les couplets du premier acte, et surtout dans le duo du troisième acte. Balanqué est très comique en Vulcain bougon, et chante avec beaucoup de verve ses couplets du premier acte ; enfin, Fromant est très bien placé dans le rôle de Philémon, qu'il chante avec art et d'une voix sympathique. Les décors et la mise en scène méritent les plus grands éloges. L'intérieur de palais du troisième acte est conçu et exécuté avec un style et un goût excellents.

La Gaité vient de jouer un drame nouveau de MM. Anicet Bourgeois et Michel Maséon. *Le Prêtreur sur gages*, tel est le titre de cette pièce qui offre un des plus compliqués et des plus terribles amalgames dramatiques qui se soient produits depuis longtemps sur aucune scène. Jamais peut-être on a vu se dérouler en si peu de temps une si inouïable série d'événements pathétiques ; c'est le *net plus ultra* de l'enchevêtrement des péripéties. Aussi les amateurs de ce genre d'ouvrages trouvent-ils là un fort et nourrissant régal. Dumaine, Surville, Latouche, un traître modèle, Alexandre, un comique désopilant, la jolie mademoiselle Duverger, madame Lacroix, une nouvelle venue, déjà l'égale des meilleurs comédiennes du boulevard, font les honneurs de ce drame intéressant et mouvementé, concurremment avec un maître chien qui s'est tout d'abord posé en artiste hors ligne.

J'ai à réparer une erreur : le nouveau roman en deux volumes, de M. Ernest Feydeau, que j'annonçais dans mon dernier courrier, et qui vient de paraître à la librairie de Dentu, est intitulé non *Christine*, mais *Catherine d'Oevermeire*. Je vous dirai prochainement ce qu'est cette nouvelle œuvre de l'auteur de *Fanny*.

Julien LEMER.

M. Dejean vient de conclure un engagement avec M. Julien de Londres et les principaux solistes de son orchestre, dans le but d'instituer à Paris une société musicale avec le concours de laquelle seront organisés de brillants festivals dans le genre de ceux que M. Jullien a donnés avec tant de succès et d'éclat en Angleterre, en Allemagne et en Amérique. L'inauguration de ces festivals aura lieu au Cirque de l'Impératrice dans les premiers jours de mars.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.